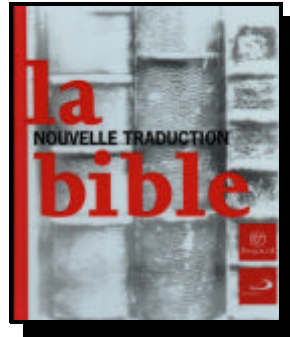


LES LIVRES / LA BIBLE INTRODUCTION



.....

Dans notre civilisation, la notion même de Bible est inséparable de celles de traduction et de version répandue qu'il faut promouvoir, de version commune qui fait autorité. C'est ainsi que se crée ce que nous appelons la Bible, pas avant le début de notre ère. Comme texte pluriel et un à la fois, à transmettre, à traduire. Parce que la Bible fut produite par plusieurs langues et traduite en grec, en syriaque, en latin alors même que le canon chrétien n'était pas figé et que les massorètes (juifs) n'avaient pas achevé leur long travail de fixation des textes en hébreu et de leur vocalisation.

L'histoire de l'écriture de la Bible est indissociable de l'histoire de ses traductions. Ce que nous appelons la Bible est le fruit de plusieurs traductions, de multiples transferts d'une langue à une autre. Dans certains de ses livres, la Bible elle-même reconnaît la nécessité, l'utilité de la traduction : targoums araméens dans le Livre de Néhémie, version grecque du prologue du Siracide, équivalents grecs de l'araméen donnés par les évangélistes... Depuis la traduction latine par saint Jérôme (347-420), une Bible, c'est d'abord une «vulgate», abréviation du latin *versio vulgata*. Cette «version répandue» devait faire autorité. Chaque fois, traduire ce fut fonder une autorité. Chaque traduction de la Bible a ainsi, dans l'histoire occidentale, contribué à homogénéiser la matière biblique, à harmoniser les textes et le vocabulaire. Tous ces transports d'une langue à une autre ont

permis de créer une sorte de «langue biblique » dans notre culture. Aujourd'hui, des termes tels que «péché», «loi », «grâce»... sont autant de mots sources du vocabulaire biblique, même s'il ne s'agit au départ que de traductions, de mots issus du long travail des passages et des traductions homogénéisantes. Le saut de *tôrah* à *nomos* puis à *lex*, par exemple, induit de considérables transferts de sens. Même chose pour *hatta't*, *hamartia*, puis *peccatum*... Le texte biblique s'est aussi constitué selon ce processus sémantique cumulatif à travers ses traductions.

La question de la traduction de la Bible a toujours été d'une importance presque aussi grande que celle de sa transmission et de sa mémoire. On a très tôt supposé qu'il y avait une production d'Écritures saintes dans une langue unique qu'il importait de transmettre à toutes les générations. Un événement majeur dans l'histoire de la formation de la Bible sera la traduction en grec des textes saints qui composaient l'histoire d'Israël, à partir du III^e siècle avant notre ère, par la communauté juive qui vivait alors à Alexandrie. Le monde de l'Antiquité hellénistique adopta cette traduction grecque des Écritures saintes des Juifs, appelée la Septante (selon la légende, les traducteurs auraient été au nombre de soixante-dix). Ces écritures juives passées dans la langue grecque et la culture hellénistique furent la référence des premiers chrétiens. À partir de cet événement, non seulement la traduction est au cœur du processus de composition de l'unité des livres, mais toute son histoire est régulièrement marquée par le souci d'un retour au texte littéral, hébreu et grec. C'est ainsi que Jérôme présente sa traduction latine en l'opposant à la *Vetus Latina* (premières traductions latines de la Bible) ou que les réformés, à la suite de la critique par Érasme des traductions scolastiques, proposent au XVI^e siècle les premières versions françaises de la Bible à partir des langues sources, souvent aussi littérales que possible, à l'exemple d'Olivétan (1535).

Les grandes traductions de la Bible, celle de la Septante ou celle de Jérôme, n'ont jamais été reconnues comme de simples versions d'un livre original mais comme des textes à part entière, ayant pleinement autorité. La Vulgate de Jérôme devient la version répandue, autorisée, du monde catholique, reconnue «inspirée» par le concile de Trente (1545 - 1563), alors qu'apparaissent les premières grandes traductions en français. Une Bible était toujours

traduite pour créer une vulgate des textes sacrés dans une culture et une langue données. Il en sera de même, finalement, pour certaines grandes traductions fondatrices qui contribuèrent à la formation des langues littéraires européennes, et qui restent aujourd'hui encore la version la plus répandue de la Bible dans ces langues. Comme la traduction en langue allemande par Luther, qui paraît en 1534, et celle en langue anglaise dite «*King James*», version autorisée du roi Jacques, éditée en 1611, qui reprenait largement les premières traductions de William Tyndale (1538). Ces traductions ont chacune modelé la littérature et l'expression de l'identité nationale d'un peuple. Ce ne fut jamais vraiment le cas en langue française, liée à une culture catholique, malgré les traductions de la Réforme ou celle de Port-Royal. La langue française ne liera pas son destin à celui de la traduction des textes bibliques, contrairement à certaines de ses soeurs en Europe.

Au début du XX^e siècle, les traductions françaises de la Bible sont encore dites en «langue vulgaire», par opposition au latin de la Vulgate. Il faut attendre la seconde moitié du siècle pour disposer de nouvelles traductions en langue française. Le renouvellement de la traduction biblique ne viendra pas de la littérature mais des études historico-critiques qui dominent l'exégèse. Depuis les premières traductions en français, le monde occidental a basculé. Nos sociétés et nos cultures se sont profondément sécularisées. Il n'y a plus de langues ni de livres sacrés. La Bible a fait l'objet d'un immense travail scientifique. Des découvertes archéologiques sans précédent ont permis de reconsidérer notre étude de l'hébreu biblique et des textes. Les sources hébraïques et toute la tradition juive des livres retrouvent enfin leur prééminence. La Bible fait l'objet d'un immense travail historique et scientifique pour tenter de dater les différentes compositions des textes, pour identifier les significations du vocabulaire, le contexte historique ou les sources disparates intégrées dans l'écriture. Enfin, la liturgie catholique abandonne le latin au concile Vatican II (1962-1965). La Bible n'est plus le livre d'une seule culture. Elle apparaît comme un livre pluriel, une œuvre unique mais ouverte et polyphonique.

La littérature française entretient ainsi avec la Bible une relation bien plus complexe, et d'une certaine façon – paradoxalement – plus riche, que les autres littératures européennes. Si elle n'a pas connu le bonheur de produire une vulgate française, elle connaît peut-être

celui de pouvoir redécouvrir aujourd'hui les textes de la Bible. La traduction est un « travail sans fin », pour reprendre une expression biblique (Qo 12,12), qui appelle chacun à reprendre la tâche d'écrire et de traduire les livres de la Bible.

«Malheureusement les Bibles de langue française ne nous donnent que des transcriptions pauvres et plates, sans résonance et sans poésie», se plaignait déjà Paul Claudel en 1936. Depuis, de grandes traductions ont vu le jour, mais aucune n'avait encore associé aussi étroitement à l'écriture des textes, dès l'origine du travail et sur l'ensemble de la Bible, des auteurs contemporains. Trop souvent les traductions de la Bible en français sont issues d'une pensée de la langue, des langues, ou d'une pensée de l'histoire et de l'archéologie des textes, rarement, voire jamais, d'une pensée de la littérature. Situation paradoxale puisque les recherches bibliques s'orientent depuis plusieurs années déjà vers la dimension proprement littéraire des textes et que la révolution des formes littéraires, poétiques, du XX^e siècle a changé non seulement nos façons d'écrire et de dire le monde, mais également celles de lire et traduire les grandes œuvres littéraires.

La nouvelle traduction s'inscrit dans cette longue histoire et au cœur même de la mémoire plurielle de la Bible dans notre culture. Travail collectif entre plusieurs exégètes et écrivains francophones, une cinquantaine, de part et d'autre de l'Atlantique. Chacun eut ses raisons secrètes de tenter l'aventure, mais la rencontre était attendue des textes et des langues bibliques avec la littérature contemporaine, héritière des bouleversements poétiques du XX^e siècle.

Notre traduction (il serait plus juste d'écrire : «nos traductions», pour revenir au pluriel comme signe de rupture avec l'histoire sacrée des vulgates) entend d'abord répondre à cette nécessité : confronter les littératures de la Bible aux littératures françaises contemporaines. Les révolutions successives du langage littéraire et poétique du XX^e siècle permettent souvent de prendre en charge les violences, les irrégularités, l'absence parfois d'une syntaxe formelle, la polyphonie des textes anciens. D'échapper également aux lourdeurs convenues d'une langue érudite, d'un français académique, et d'être plus sensible aux jeux de langage. Rarement les traductions de la Bible en français ont tenu compte de la double dimension du texte original, écrit pour être lu mais aussi, et d'une manière non moins

décisive, pour être entendu. Cette dimension orale est souvent écrasée par un français vieilli, une langue scolaire, une unité de ton et de style qui traduit dans la même langue, la même écriture, la Genèse, les Psaumes, un livre historique, une lettre ou les Évangiles...

Chaque livre de la Bible fut confié à un exégète et à un écrivain. Chacun de ces couples traducteurs dut inventer et créer, souvent pendant plusieurs années, les conditions d'un travail commun, d'un enseignement réciproque et d'une écriture double, rappelant au fond que la figure du double est bien au cœur de l'acte de traduire. Il s'agissait de convier à cette rencontre entre philologie, exégèse et littérature afin de libérer la traduction biblique d'une forme d'académisme tant littéraire qu'érudite. La créativité littéraire contemporaine demandait que l'on sortît du «monolinguisme» des traductions de la Bible en français, de l'homogénéité des genres et des écritures. Il n'est pas évident du tout que les règles d'un français standard soient aujourd'hui adéquates à la restitution de textes anciens, souvent audacieux, où les questions de rythme et de forme ne se posaient pas dans les mêmes termes que les nôtres. Des solutions originales et variées existent, que les auteurs de littérature contemporaine ont su créer et expérimenter depuis au moins un siècle (depuis Mallarmé ou Apollinaire, par exemple) pour renouveler notre rapport à la langue et à l'écriture. Il fallait sans doute briser le sceau du consensus et rendre aux textes leur étrangeté, leur nouveauté. Étrangeté et nouveauté qui naîtraient de l'effet de la littérature contemporaine à l'écoute de ces textes, une certaine «logique du même» ayant trop souvent détourné la traduction de la Bible de sa propre étrangeté. Les grandes traductions modernes ont révélé ce consensus sur le texte mais n'ont que très peu exploré les transports d'une langue à une autre – de l'hébreu et du grec aux langues romanes ou germaniques –, ou des littératures anciennes aux littératures classiques puis modernes.

Cette traduction double et collective provoqua sur plusieurs années l'éclosion de soixante-treize séminaires de traduction – autant que de livres bibliques. Elle fut l'aboutissement d'un enseignement mutuel où le spécialiste des langues et des textes et l'écrivain furent tous deux en position d'avoir à apprendre de l'autre. Elle nécessita une réelle ouverture scientifique aux différentes approches des langues et des textes bibliques comme elle respecta la diversité des traducteurs et celle des états littéraires et poétiques de

la langue française contemporaine. Ces différents auteurs, ces différentes voix littéraires aujourd'hui confrontées à la diversité biblique ont inscrit l'écriture d'une traduction contemporaine de la Bible dans une diversité de voix nécessaire, selon nous, à la transmission et à la compréhension de ce qu'est la Bible dans notre culture. Cette traduction veut dépasser la tentation littéraliste, le calque archaïsant ou la seule traduction étymologique pour tenter chaque fois une solution personnelle contemporaine, qui retourne à la source du texte en même temps qu'elle propose une façon d'«habiter» le texte, de le faire entendre. Les mots des langues bibliques ont été ouverts et rendus à leur polyphonie culturelle. Cette nouvelle traduction a, d'une certaine façon, mémorisé dans son texte les transferts linguistiques et sémantiques qui ont inscrit la Bible dans notre culture. Traduire, ce n'est jamais simplement faire passer un texte d'une langue à une autre. Un texte peut être lu ou illisible, il peut être vivant ou mort. La responsabilité du traducteur est de répondre au texte source par un autre, à la fois proche et nouveau. Ce travail réclame humilité et violence. Il témoigne du souci de l'autre et de l'étrangeté. Dans l'acte de traduire, échange et transfert sont inévitables. Amender une œuvre de ses difficultés, de ses surprises pour faciliter sa lecture dans une autre langue, pour permettre le passage, n'aboutit qu'à la défigurer. Les grandes traductions ne sont jamais de simples équivalences mais des réponses au défi de l'écriture et de la lecture d'un texte dans l'univers d'une autre langue.

Cette traduction est aussi née d'une conviction sur la littérature. La littérature n'est ni un ornement ni un alibi. C'est une forme d'action sur la production de textes comme elle l'est sur les personnes. C'est une force de contradiction, de déplacement et de jeu. Être ainsi disposé envers la littérature assure à la Bible une nouvelle réception dans notre culture. La Bible elle-même ne se réduit pas à un «beau livre». Elle n'est ni facile ni toujours agréable à lire. Et cette résistance est peut-être sa vraie dimension littéraire. Ajoutons que, sans un tel travail de la littérature contemporaine, les œuvres de nos origines seraient condamnées au statut de lettres mortes réservées aux initiés, savants ou pieux. L'effet de la littérature est de rendre à l'écriture des textes anciens leur beauté, faite d'emprunts aux chants, aux mots, aux rythmes du moment, d'une saison, d'un temps. Beauté due à des accidents, à des rencontres, à des trouvailles. Pour retrouver alors la légèreté d'une langue écrite et parlée dans un monde

LES LIVRES / LA BIBLE

en devenir où lire la Bible demeure encore possible.

Source : *La Bible. Nouvelle traduction*, Paris, Bayard / Montréal, Médiaspaul, 2001, p. 20-25. (Extrait)